Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 60 (1987)

Heft: 6

Artikel: Le Corbusier, urbaniste et aménagiste

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-128785

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

800 et même 1000 habitants à l'hectare, alors que des constructions de cette nature n'auraient pas dû dépasser une densité de 250 à 300 personnes à l'hectare. Cette situation était naturellement à l'origine de nombreux taudis.
Au chapitre des exigences, il reconnaissait que «fixer les densités urbaines, c'est accomplir un acte lourd de conséquences». Il proposait donc d'étudier le développement des villes et d'émettre des prévisions pour une cinquantaine d'années. L'implantation des immeubles devrait être conçue de manière à assurer l'avenir.
De plus, Le Corbusier estimait à juste titre qu'il ne suffisait pas «d'assainir les logis, mais encore faut-il créer et aménager ses prolongements extérieurs, locaux d'éducation et terrains divers de sport en inscrivant, à l'avance, dans le plan général, les emplacements qui leur sont réservés».

Fulvio Moruzzi

Notes de lecture

1 Point 1 de la Charte d'Athènes (elle sera indiquée ci-après uniquement comme Charte).
2 Point 1 de la Charte.
3 Point 2 de la Charte.
4 Point 32 de la Charte.
5 Point 32 de la Charte.
6 Point 87 de la Charte.
7 Point 87 de la Charte.
8 Point 90 de la Charte.
9 Point 74 de la Charte.
10 Point 74 de la Charte.
11 Point 4 de la Charte.
12 Point 5 de la Charte.
13 Le terme de cadre ne se réfère probablement pas ici au personnel, mais à une structure.
14 Point 74 de la Charte.
15 Point 24 de la Charte.
16 Point 6 de la Charte.
17 Point 40 de la Charte.
18 Point 77 de la Charte.
19 Point 20 de la Charte.
20 Point 12 de la Charte.
21 Point 28 de la Charte.
22 Voir Pier Giorgio Gerosa: Le Corbusier, «Urbanisme et mobilité», Birkhäuser, Bâle, 1978.
23 Le Corbusier, «Le voyage d'Orient», rédigé en 1911, 1967, page 117.
24 Le Corbusier, «Les trois établissements humains», Les Editions de Minuit, Paris, 1959.
25 «Sur les quatre routes».
26 En italique dans le texte (ce qui est souligné).
27 Le Corbusier, «Sur les quatre routes», Denoël/Gonthier, Paris, édition 1970.
28 Point 77 de la Charte.
29 Point 54 de la Charte.
30 Point 55 de la Charte.
31 Point 59 de la Charte.
32 Point 60 de la Charte.
33 Point 60 de la Charte.
34 Point 63 de la Charte.
35 Point 62 de la Charte.
36 Dans «Les trois établissements humains», Les Editions de Minuit, page 48.
37 Voir point 88 de la Charte: «Le noyau de l'urbanisme est une cellule d'habitation (un logis)».
38 Voir point 89 de la Charte.
39 Voir point 29 de la Charte.
40 Voir point 35 de la Charte.
41 Voir point 11 de la Charte.
42 Point 35 de la Charte.
43 Point 32 de la Charte.
44 Point 15 de la Charte.
45 Point 15 de la Charte.
46 Point 15 de la Charte.
47 La Charte, point 29.
48 Point 35 de la Charte, chapitre «loisirs».
49 Point 44 de la Charte.
50 La Charte, point 73.
51 Voir Le Corbusier, «Quand les cathédrales étaient blanches», Editions Plon, 1937.

LE CORBUSIER, URBANISTE ET AMÉNAGISTE

Le point de vue de l'historien d'art

Propos recueillis par Michel Jaques auprès de M. le professeur Jacques Gubler, Département d'architecture, EPF-Lausanne

M. J.: Que pensez-vous de toutes ces manifestations qui ont lieu autour du centenaire de la naissance de Le Corbusier?
J. Gubler: Je pense qu'on peut parler d'émiettement en raison du nombre considérable des manifestations. La Fondation Le Corbusier a recensé un peu plus d'une soixantaine de grandes expositions. Par ailleurs, des colloques sont organisés. On parle beaucoup à la radio et dans la presse de la personnalité de Le Corbusier. A vrai dire, c'est plutôt la personnalité qui est mise en avant et ce n'est d'ailleurs pas surprenant, parce que lui-même a toujours abondamment utilisé les médias. C'est un premier enseignement que l'on peut tirer de son œuvre d'architecte. Il a constamment écrit, il s'est servi par exemple de la *Feuille d'Avis de La Chaux-de-Fonds* pour publier ses impressions de voyage, en 1911, lorsqu'il se promenait à pied, en bateau, le long du Danube; il photographiait et il était très bon photographe d'architecture. Il croyait que l'architecte ne devait pas s'adresser exclusivement à ses collègues mais prendre à parti directement ce que l'on appelle le grand public. Il a été un homme de conférences, un homme de débats, de polémiques, il a écrit dans les revues et organisé des campagnes de presse. Par exemple, en 1927, à Genève, au moment du concours pour le Palais des Na-

Istamboul incendiée 1911 *Photo: Le Corbusier*

tions, il orchestre entièrement toute une campagne de presse qui aurait dû montrer qu'il avait été privé injustement d'un premier prix. Il a beaucoup parlé à la radio, on l'a vu au cinéma, et c'est très étonnant de le retrouver en 1987 partout dans les médias. Cette situation a pour conséquence une sorte de dislocation de l'œuvre.

L'œuvre est très forte, mais il est devenu impossible de la saisir dans sa globalité. De son vivant, Le Corbusier s'était appliqué à publier ses «œuvres complètes» et cet effort signifiait qu'il contrôlait chaque fois l'appellation, la signification de l'œuvre. Plus de vingt ans après sa mort, une nouvelle génération de contemporaines et de contemporains qui ne l'ont pas connu de son vivant l'ont approché, l'ont découvert, souvent à travers les matériaux mêmes qu'il s'était appliqué à cacher, à garder; il n'avait dit de sa vie que ce qui l'arrangeait de son vivant. A sa mort, nous tombons sur des milliers de dessins qui très souvent sont des esquisses, ses carnets de voyages, son journal de bord, témoins d'une activité quotidienne incessante de prises de notes; collections d'images et des matériaux bruts ce n'est donc pas forcément du «beau dessin», mais c'est rapide, parfois aussi très élaboré, lorsqu'il faisait ses académies dans les bordels, en France, en Algérie ou en Amérique du Sud. Cet aspect n'était connu que de quelques rares initiés de son vivant.

M. J.: Quelles ont été ses sources d'inspiration en matière d'urbanisme?

J. Gubler: Il va se former dans les villes; il n'y a pas en Suisse de grandes villes et pourtant le thème de la métropole se trouvera dans toute son œuvre; il découvre la grande ville à Vienne, ensuite à Paris, puis à Berlin.

Son œuvre d'aménagiste intéresse aujourd'hui beaucoup ces architectes qui postulent que l'architecture est une réponse directe à la géographie. Dans les expositions et les publications récentes, on s'aperçoit que Le Corbusier, contrairement à ce qu'on a pu dire, accordait toujours une importance considérable à la morphologie, à la géographie du lieu. On peut y voir une continuité; on pourrait même qualifier cet environnement qui est à la fois aquatique (tantôt lacustre, tantôt océanique) et montagnard de *pittoresque* notamment, ces paysages dramatiques où les montagnes ont les pieds dans l'eau. On pense au Grammont et à la petite maison de Corseaux, on peut penser aussi aux montagnes d'Algérie ou d'Amérique du Sud. On peut penser à ce pied de l'Himalaya dans la nouvelle ville de *Chandigarh* où il va constuire le lac en quelque sorte. La relation entre l'eau et le roc est l'un des thèmes de sa peinture, mais c'est aussi un thème de son architecture.

M. J.: Quelles ont été les différentes périodes de Le Corbusier urbaniste, quelles sont les charnières de cette évolution et quels furent les motifs de ces changements?

J. Gubler: Nous savons depuis quelques années, grâce aux recherches d'Allen Brooks, de Marc Emery à La Chaux-de-Fonds, que dès les années 1909-1910 Jeanneret lisait avec beaucoup de curiosité tout ce qui concernait la construction des villes, de l'art appliqué à la ville. Il avait l'intention d'ailleurs d'écrire un livre dont on a retrouvé le manuscrit pour l'instant inédit[1], un livre sur la construction des villes. Il semble qu'il y ait deux sources à sa préoccupation urbaine.

La première, c'est le livre de Camillo Site, la Städtebaukunst, qui avait été traduit en français par le Genevois Camille Martin et qui met l'accent sur le «modèlement» des espaces urbains selon une leçon qui dériverait des places de la Renaissance italienne. C'est une conception monumentale de la ville dont on sait qu'elle a joué un rôle important dans la mise en place, à Vienne, de toute une série d'édifices publics sur le terrain du Ring; le Ring c'est l'occupation par la ville moderne – la nouvelle ville administrative qu'est la Vienne capitale de l'empire d'Autriche-Hongrie – du territoire des anciens bastions, un système qui consiste non seulement à créer des îlots, des boulevards, mais à mettre en évidence des édifices publics, les bâtiments du pouvoir. C'est l'une des sources de sa considération sur ce qu'il appellera plus tard l'urbanisme.

L'autre source, c'est la cité-jardin pittoresque qui est un modèle d'origine britannique et qui vise à concevoir des ensembles de maisonnettes familiales organisées autour d'édifices sociétaires à travers le système de la coopérative; c'est le cas en Angleterre. Nous connaissons d'ailleurs un projet qui est en fait un contre-projet pour une cité-jardin aux Crétets, à La Chaux-de-Fonds, projet du début des années 10 qu'il avait dessiné pour ou contre un promoteur local qui ne s'en est jamais servi. L'intérêt pour la construction des villes est constant et se vérifie très bien lorsque l'on regarde les photographies qu'il prend dans les villes allemandes ou balkaniques. Les détails qu'il cadre dans son appareil photographique montrent la liaison entre le bâti, la rue et le bâtiment. Comment se crée la rue par rapport à des terrains qui sont souvent des terrains un peu accidentés, des terrains, j'allais dire chaux-de-fonniers? Un site

tel qu'Istanbul l'a beaucoup intéressé; Istanbul est alors une ville extrêmement dense et lorsqu'il y est, en 1911, il photographie l'incendie qui détruit une partie de la ville macédonienne. Il rapporte des photos bouleversantes de ce feu d'Istanbul, la nuit aussi bien que le jour, les ruines fumantes; il faut relever cet intérêt pour la grande ville, dense, multiple, incitation au rêve et à la réflexion.

Cette architecture extrêmement dense semble contraster avec la première grande proposition d'urbanisme qu'il publie en 1922 dans une revue dont il est l'un des propriétaires et rédacteur, *L'Esprit Nouveau.* Ce plan conçoit un nouveau centre-ville à Paris; on le connaît sous le nom de plan Voisin. Le scénario consiste à reconstruire, en vue de millions d'habitants, un centre-ville qui est le centre tertiaire, le centre de l'administration et des affaires, tout en gardant une partie des monuments de la ville qui sont autant de signes qui permettent de s'orienter dans la géographie parisienne. Le plan Voisin, c'est le geste de la table rase, ce geste qui contraste d'une part avec ce que l'on a vu de son intérêt pour la ville avant les années 20 mais qui peut contraster aussi avec l'attitude qu'il adopte lorsqu'il construit certains édifices.

Nüremberg *Photo: Le Corbusier*

M. J.: Quelle est l'attitude de Le Corbusier lorsqu'il se trouve dans un site géographique, dans un lieu défini par une morphologie, par des vues, par une perspective?

J. Gubler: Lorsqu'il construit sur le terrain, par exemple la petite maison de Corseaux, il occupe l'ensemble de la parcelle. La maison déborde largement à travers un jardin qui accompagne le projet, et c'est ce jardin qui en fait construit les limites de la parcelle. C'est une réponse immédiate au lieu.

M. J.: Comment établit-il la relation dans la grande ville entre, d'une part, sa monumentalité, sa conception générale, les points forts, les axes, les monuments, et, d'autre part, le quartier, le bâtiment?

J. Gubler: Je pense qu'il faudrait pouvoir parler à travers des exemples. Alors, si je mets l'accent sur son intérêt pour la ville très dense, pour la casbah ou pour les villes du Mzab, Gardaya, c'est parce que ces modèles-là ne semblent pas du tout correspondre soit au plan Voisin de Paris, soit à sa proposition pour Alger, encore qu'à Alger il y garde intégralement la casbah. Ce qu'il cherche à faire lorsqu'il est consulté dans le cadre des grands projets des années 30, moment où les architectes modernes croient en l'existence d'une architecture d'Etat et que ces nouvelles structures sont le signe de la force des gouvernements, c'est de donner à ses plans une dimension autoritaire, mais aussi une souplesse plastique pour substituer à l'ordre ancien un ordre nouveau.

Il procède à un certain nombre de gestes élémentaires, telles la mise en valeur sculpturale de tours, la construction de mégastructures qui réforment la géographie du lieu. C'est le cas à Alger, mais c'est aussi le cas pour les projets d'Amérique du Sud. La ville est conçue non seulement comme un système technique de relations, mais encore comme une image très forte d'un ordre nouveau. Il pensait pouvoir trouver les dictateurs éclairés ou les industriels qui auraient été prêts à promouvoir ce type d'architecture. Les grands gestes ne proviennent pas seulement de ces nouveaux monuments, tours, murailles, mais aussi d'un traitement très précis des axes. Les axes sous-tendent ces configurations. Je prends le terme configuration de façon polémique pour ne pas dire composition.

M. J.: Comment établit-il un rapport entre la géographie du lieu, la morphologie naturelle et l'implantation forte et monumentale des axes; comment parvient-il à souder harmonieusement le naturel et le culturel?

J. Gubler: Pour lui, le naturel réside aussi dans le culturel, soit la perception du monde à travers l'usage de la machine, de la machine douce qu'est l'avion de ligne. Sa perception de la géographie est une perception à vol d'avion qui lui permet une saisie immédiate et synthétique. Il y a ici une sorte d'opposition entre la vision globale immédiate, intelligente, rapide, par exemple d'une côte, de son port, de son arrière-pays montagneux, et puis la sensibilité extrême avec laquelle, lorsqu'il construit à petite dimension, il répond à la nature.

Il se place donc à l'échelle de l'aviation. D'ailleurs, dans le plan Voisin, l'aéroport est au centre du croisement des axes, au fond le grand programme collectif. Dans les années 20, il existe une sorte de foi espérantiste dans le pouvoir de l'aviation comme étant une technique qui permettrait de supprimer les frontières, de permettre aux hommes de se reconnaître, de communiquer. Le Corbusier raconte d'ailleurs cette anecdote:

Au moment où Blériot traverse la Manche, en 1909, Auguste Perret serait venu voir Jeanneret

pour lui dire: «Blériot a traversé la Manche, dorénavant la guerre n'est plus possible.» Ce thème est très grisant pour un architecte qui tout d'un coup redécouvre le monde.
Prenez cet exemple: la ville de Berne. Aujourd'hui les urbanistes voient en Berne un modèle de ville de fondation, la ville des Zähringen. On reconnaît la logique du plan, un tracé qui tient compte de la géographie accidentée à travers un système d'axes longitudinaux, système de rues-places, mais encore un système qui fonctionne en élévation puisque la rue couverte fait partie de la maison. On voit que le parcellaire contient exactement le système des rues et inversement. On distingue un grand modèle rationnel d'urbanisme de ville dense. Imaginons Berne au temps de Blériot, avant la guerre de 14. Lorsqu'on lit les descriptions des amoureux ou des amoureuses de Berne, on voit tout le contraire: une ville pittoresque, verte, polychrome, les fontaines sont habillées de couleurs, le paysage est le paysage aimé de la patrie. Alors, la découverte à vol d'avion d'une ville telle que Berne montre ce bouleversement qui survient tout d'un coup dans la perception. Les premières photos aériennes se diffusent au début des années 20 quand l'industrie de guerre cherche à se reconvertir en direction de l'industrie de paix. On assiste au développement de l'aviation civile, de la photographie aérienne, et l'habitude se prend au moment des grands concours publics de livrer des photographies aériennes du site aux concurrents. Le Corbusier est fasciné par l'aviation – d'ailleurs il avait des contacts personnels avec certains aviateurs, par exemple l'aviateur suisse Durafour – Le Corbusier, toujours très ému par le voyage aérien, dessine dans la cabine et ses projets existent par rapport à ce type de perception globaliste; c'est dire bien l'échelle du grand projet.
Ce que l'on voit justement de l'avion c'est que la nature n'est pas autre chose que la culture, que la culture c'est l'agriculture, l'agriculture c'est la construction du sol, la limite de propriété, on voit très bien comment la surface a été grattée, plantée à travers l'agriculture, les routes apparaissent, ainsi que les ouvrages d'art. C'est un peu difficile aujourd'hui de s'en rendre compte quand on vole à 8000 ou 10 000 m. L'architecte est fasciné par la somme d'informations qu'il trouve en survolant une ville ou en survolant même les forêts. Quand on dit forêt germanique, tout de suite on pense aux grands mythes de la poésie du Moyen Age, on peut même penser aux opéras de Wagner; si vous survolez les forêts bavaroises, vous vous rendez compte qu'elle ont fait l'objet d'une série de défrichements opérés aux XIIe et XIIIe siècles souvent par des ordres monastiques et vous les voyez encore aujourd'hui.

M. J.: Il semble qu'effectivement, par sa sensibilité, Le Corbusier a réussi à concilier culture et nature. C'est donc un maître, il a eu ses disciples et ses détracteurs. Pensez-vous que sur ce plan, ceux qui l'ont suivi l'ont bien compris?
J. Gubler: Le Corbusier a diffusé ses idées pour être suivi par le plus grand nombre possible de personnes, architectes ou pas. D'ailleurs très souvent, ses partisans n'étaient pas eux-mêmes des architectes et c'est vrai que ses disciples, s'il en est, n'ont pu se former que dans son atelier. Il y a, en Suisse, des disciples particulièrement connus pour avoir pu se séparer de l'influence du maître et produire à leur compte des œuvres qui s'en sont nettement distancées. Il s'agit d'une première génération, la génération la plus épique: Alfred Roth, Otto Senn ou Hans Brechbühler. Mais un autre aspect de l'enseignement de Le Corbusier consistait à vouloir imposer des recettes et il est responsable du fait que, souvent, ses «disciples» n'ont fait qu'appliquer des règles sans vérifier leur contenu dialectique.

[1] Le manuscrit sera édité cet automne par Marc-Albert Emery, sous le titre *La Construction des Villes.*

OPINIONS

LE CORBUSIER, UN HOMME DU XIXe SIÈCLE

La Charte d'Athènes: un malentendu entretenu

De nombreux architectes et urbanistes reconnaissent dans Le Corbusier l'auteur des programmes et des formes de l'expansion des villes européennes pendant les années 1945–1975.
Ils lui attribuent la paternité de cette expansion en présentant la Charte d'Athènes comme le traité du territoire du XXe siècle.
Une expansion qui combine deux phénomènes explosion et implosion: une croissance urbaine extensive, extra-muros, qui se manifeste par la construction massive de bâtiments à la périphérie des villes sur des terrains soustraits à l'agriculture